



Festival d'Avignon

Serebrennikov — Eggermont — Warlop — El Conde de Torrefiel — Tillet — Kouroughli
Fournet — Vigier — Vialle — Doherty — Watkins — Dufresne & Béland — Rencontres d'Arles





PARISOFFESTIVAL #3

02 | 04 sep 22

NULLE PART EST UN ENDROIT

Nach
27 sep | 1er oct 22

SUR LA VOIE ROYALE

Elfriede Jelinek
Ludovic Lagarde
05 | 22 oct 22

HERCULINE BARBIN ARCHÉOLOGIE D'UNE RÉVOLUTION

Herculine Barbin / Michel Foucault
Catherine Marnas
15 nov | 03 dec 22

GIRLS AND BOYS

Dennis Kelly
Chloé Dabert
06 | 23 dec 22

L'AUGMENTATION

Georges Perec
Anne-Laure Liégeois
03 | 21 jan 23

ON N'EST PAS LÀ POUR DISPARAÎTRE

Olivia Rosenthal
Mathieu Touzé
24 jan | 18 fev 23

WHITE DOG

Romain Gary
Camille Trouvé
07 | 25 mars 23

FESTIVAL RE.GÉNÉRATION #2

28 mars | 23 avril 23

AL ATLAL, CHANT POUR MA MÈRE

Ibrahim Nagi
Norah Krief
28 mars | 08 avril 23

LA VISITE

Anne Berest
30 mai | 17 juin 23

Informations et réservation

01.45.45.49.77 | theatre14.fr



ÉDITO

UNE HISTOIRE D'A.

*Pas d'aile, pas d'oiseau, pas de vent, mais la nuit,
rien que le battement d'une absence de bruit.
Il n'y a pas d'ailleurs, où guérir d'ici.*
Eugène Guillevic

Les lecteurs fidèles savent que, depuis nos premiers numéros en 2015, les mois de juillet étaient souvent propices aux désenchantements, aux énervements et, pire, aux indifférences face à des propositions qui peinaient à déclencher nos enthousiasmes. Peut-être que nous attendions trop des spectacles, alors qu'il faut au contraire ne rien attendre du tout quand on s'assied dans un théâtre. L'attente génère la déception, l'excitation frustrée, le rejet. Redevenir vierge, vivre chaque lever de rideau comme des premières fois, le regard lavé mais curieux de ce qui vient, reste une solution efficace pour un public épanoui. Théorie mise en pratique cette année, où nous venions heureux de retrouver l'odeur du papier et l'encre qui macule nos mains transpirantes, mais sans projection artistique précise. Heureux de retrouver la beauté des ciels des cloîtres, les cigales affolées, et même – signe ultime de notre légèreté passagère – heureux des parades et autres affiches douteuses qui envahissent sans grâce les rues de la ville. Et voilà que, sans crier gare, le plaisir de spectateur nous a surpris. Certains d'entre nous ont été émus aux larmes, d'autres ont ri, et d'autres encore, sidérés par la beauté d'un geste, arborent depuis un sourire poudré. Ce n'est pas pour autant un numéro chamallow que vous avez dans vos mains, parfois les rendez-vous sont totalement ratés mais, nourris de notre appétence renouvelée, c'est ragaillardis que nous continuons cette aventure critique.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-8

Kirill Serebrennikov : Le Moine noir
Emmanuel Eggermont : All Over Nymphéas
Miet Warlop : One song
El Conde de Torrefiel : Una imagen interior
Collectif : Olivier Masson doit-il mourir ?
Marien Tillet : 2 sœurs

REGARDS PAGES 10-12

Marie Vialle : Dans ce jardin qu'on aimait
Sabrina Kouroughli : L'Art de perdre
Gérard Watkins : Scènes de violences conjugales
Alix Dufresne & Marc Béland : Hidden Paradise
Élise Vigier : Anaïs Nin au miroir
Oona Doherty : Lady Magma
Julien Fournet : Ami-e-s il faut faire une pause

BREVES PAGES 14-16

TRIBUNE PAGE 18
Un manifeste pour la scène du futur

RENCONTRES D'ARLES PAGE 19

Noémie Goudal
Gal Cipreste Marinelli & Rodrigo Masina Pinheiro

PREMIÈRE PRÉSENTATION
AUX PROFESSIONNELS
ENTRÉE LIBRE AU PUBLIC
DANS LA LIMITE DES PLACES DISPONIBLES

mine de prod
présente

FALBALAS

une pièce de **Diastème**
avec **Jeanne Rosa** piano **Alex Beaupain**

LECTURE

MERCREDI 13 JUILLET 2022 - 15h et 18h
CONSERVATOIRE DU GRAND AVIGNON
3 rue du Général Leclerc 84000 Avignon

réservations : minedeprod.com

avec le soutien de la SACD
et du Conservatoire du Grand Avignon

IN
LE MOINE NOIR

TEXTE KIRILL SEREBRENNIKOV D'APRÈS ANTON TCHEKHOV | MISE EN SCÈNE KIRILL SEREBRENNIKOV
COUR D'HONNEUR DU PALAIS DES PAPES À 22H JUSQU'AU 15/07

« Andreï Kovrine, intellectuel surmené, a besoin de repos. Un moine noir fantomatique commence à le hanter... Mais il n'a pas qu'une vérité. »

EXFOLIEZ VOTRE JARDIN

— par Pierre Lesquelen —

Tchekhov écrit « Le Moine noir » à l'heure où la poésie se meurt, dans un temps littéraire plein de vagabonds en peine, poètes dont le verbe en liberté se heurte au positivisme ambiant.

Kirill Serebrennikov aurait pu faire de la folie de son protagoniste (Andreï Kovrine) l'emblème facile d'une liberté confisquée et retrouvée par l'art. Mais son « Moine noir » est bien moins allégorique que le précédent spectacle qu'il présentait en 2019 à Avignon (« Outside »), dans lequel la liberté constituait un horizon politique signifié avec plus ou moins d'aplomb. Ici, celle-ci devient un principe esthétique et non une thématique. Elle irrigue un pur geste d'art, le plus grand (et de loin) que l'on ait vu sous la direction d'Olivier Py dans la cour d'honneur. Car il est trop rare qu'un spectacle brûlé par un contexte politique bâtisse une expérience sensible qui se fiche (ou presque) du processus de signification qu'elle pourrait engendrer, rêvant uniquement la scène comme gouffre d'une âme extirpée de son repli. Les quatre parties composant le spectacle ne répètent pas la nouvelle pour creuser ses

signes mais pour les dynamiser. Le texte dialectique de Tchekhov renvoyait dos à dos deux mondes : le collectif qui affectionne la tranquillité des jardins comme miroir espéré de leur existence, et le singulier qui préfère traquer le mystère derrière l'arbre noir. Nous nous doutions que Kirill Serebrennikov allait vite choisir son camp et couper la chique aux cerisiers. Si le moine noir est désigné par Kovrine comme un « petit point » quasi invisible qui grossit et se démultiplie à mesure qu'il nous hante, son spectacle est construit lui-même comme une confrontation progressive avec le trou noir d'une conscience qui finit par prendre toute la place (le rêve mystique de Kovrine est d'abord rapporté par son auteur, puis par Tania dans le deuxième acte, jusqu'à contaminer le collectif).



Le théâtre comme antre des obsessions

Moins construit sur une succession de points de vue ou de variations que sur des seuils successifs de représentativité tendus vers l'obscur, ce « Moine Noir » choisit de friser l'inconvenance en osant l'exhibition finale du

rêve. Si cette quatrième séquence agace certain-e-s qui la jugent kitsch et inutilement longue, elle semble en fait indispensable à la politique fondamentale du spectacle. Car Serebrennikov, redisons-le, ne veut pas faire de la folie une idée qu'il s'agirait de toucher du doigt. La folie était pourtant déjà proche dans la troisième séquence, lorsque Kovrine ne nous apparaît plus comme un protagoniste pittoresque mais comme une âme qui nous regarde. Mais son réel est encore trop loin, et il faut oser sa matérialisation forcément kitsch (qui désigne théoriquement un régime de représentation transféré brutalement dans un autre), chorégraphie mystique et hybride privée de référents culturels. Sans cela, la fantaisie convoitée resterait lettre morte. Kitsch, fantaisie, folie, liberté : voilà des mots qui suggèrent bien que Serebrennikov n'est pas un tchekhovien de souche. C'est un grand romantique à l'art impropre qui pense le théâtre comme antre des obsessions, un lieu qui, comme le rêvait Hugo, a seulement « la forme de nos âmes ».

FOCUS

IN
ALL OVER NYMPHÉAS

CHORÉGRAPHIE EMMANUEL EGGERMONT
GYMNASE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH JUSQU'AU 13/07

« A l'image des Nymphéas de Monet, "All Over Nymphéas" est un jardin hypnotique dont les motifs chorégraphiques dessinent un paysage onirique contemporain et multicolore. »

LA COULEUR MANQUANTE

— par Victor Inisan —

Il n'était déjà pas évident de rivaliser avec la beauté d'un spectacle d'Emmanuel Eggermont : « All Over Nymphéas », bouleversant d'intelligence, déroge si peu à la règle qu'il s'impose comme un vrai chef-d'œuvre de délicatesse chorégraphique.

« La Méthode des phosphènes », créé en 2019, présumait déjà le passage remarquable du monochrome (« Polis », « Aberration ») au multicolore chez le chorégraphe : « All Over Nymphéas », sous le signe impressionniste de Claude Monet, est une claie d'une autre dimension où, la saccade embrassant la douceur, intelligence et émotion ne font plus qu'une. Pavanant sur une moquette peu à peu découpée en motifs géométriques sur la musique splendide de Julien Lepreux, cinq figures futuristes, ouvrières de plusieurs boucles hypnotiques, quadrillent la scène en habillages modeux : ils effraient les premières secondes – Monet sur un catwalk, vraiment ? – avant qu'Emmanuel Eggermont, aux lunettes de soleil trop sérieuses pour l'être vraiment, n'exagère un mouvement de teufeur, moquant doucement ce qu'il admire... Le danseur a la grâce, mais le chorégraphe a le recul : ensemble, ils peignent une fresque qui se regarde en même temps qu'elle est regardée ; et

c'est ridiculement beau. Alors les costumes branchouilles qui s'annonçaient sur les cinq êtres sont soudain portés en sac à dos, les sacs chers déversent malgré eux une poudre kitsch, et les capuches trop grandes sont à la fois premier et second degrés : le sublime d'« All Over Nymphéas », entre grotesque et tragique, prend un air hugolien.



Fréquence d'un autre monde

Sur scène, Emmanuel Eggermont règne avec la délicatesse de celui qui jamais n'écrase, tout en mêlant à son arsenal personnel les influences de chaque interprète (classique, hip-hop, contemporain) : c'est un même langage chorégraphique pourtant, où le geste, peu importe son origine, est réduit à sa substance la plus troublante. Eggermont, en visionnaire, excave l'âme au creux du mouvement, captant dans les sphères que lui seul regarde – la main sur la joue, visage vers le haut – une grâce systématique. Lui seul encore entend l'appel à l'envol qu'elles murmurent : la cassure du poignet inaugurale, geste phare du spectacle, volait déjà au-dessus de sa tête, et bientôt il court et décolle ses talons dans un papier irisé par les lumières aux teintes discrètes d'Alice Dussart : à quoi l'écart entre

le sol et le danseur rêve-t-il ? On pense à Raimund Hoghe bien sûr, dont il fut l'élève (et auquel la pièce est dédiée) : son fantôme traîne pas loin, il observe le disciple ; mais d'autres fantômes aussi sont là, à chaque irisation d'un filtre de couleur, d'une robe turquoise, d'un tube en métal... Face à tant de délicatesse, l'émotion elle-même est d'une qualité ovniesque : les larmes ne tombent pas, elles sont déjà tombées ; elles n'oblitérent pas la raison qui hallucine pendant que le corps frissonne... L'émotion vous change : « All Over Nymphéas » est une déflagration. Même lorsqu'Emmanuel Eggermont se déshabille alors et que chacun l'accompagne, vêtu d'un sobre noir sur le sol diffracté, c'est avec une pudeur impensable sur une scène de théâtre : grand alchimiste qui, d'un poncif, crée du sublime. On sait qu'à l'époque des nymphéas Monet, atteint de cataracte, a perdu en grande partie la perception des couleurs, le bleu en tête, au profit d'un jaune malade. « All Over Nymphéas », véritable camaïeu de bleu (sol et costumes), est peut-être un hommage à la couleur manquante, celle que fantasmait l'impressionniste : pour ainsi dire, il complète le tableau. Il en va de même pour nous : Eggermont enrichit les longueurs d'onde – lumineuses, émotionnelles : immiscées en nous, elles vibrent à la fréquence d'un autre monde.



« Le Moine noir » © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

IN **ONE SONG – HISTOIRE(S) DU THÉÂTRE IV**CONCEPTION, MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE MIET WARLOP
COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH À 22H JUSQU'AU 14/07

« Un concert qui n'en finit pas de se répéter et de se réinventer. Un public extatique ou harangueur. Un spectacle-métaphore d'une société miniature mais universelle. »

SUPPORTER D'ÊTRE SUPPORTER

— par Victor Inisan —

Performance épuisante sur l'épuisement, l'« Histoire du théâtre IV » de Miet Warlop, « One Song », est un réjouissant rituel de transpiration musicale, qui peine néanmoins à tenir la durée.

« One Song » porte bien son nom, vu qu'une seule chanson est déroulée une heure durant. Elle a le mérite d'être lentement déployée après un discours introductif burlesque, chaque performeur s'installant à son poste sportif : le piano est sur une échelle de gymnase, le violoncelle sur un tapis d'abdos... À chaque instrument, une activité : le chanteur, quant à lui, est sur tapis roulant, dont le rythme varie en fonction du métronome. Derrière lui, un groupe de supporters s'époumonent en encouragements : la chanson est un étrange concours sportif, qu'il faut remporter sans se demander pourquoi. Aucun doute, la performance est déroutante – les muscles raidis lâchent, mais il faut continuer à jouer, quitte à risquer le malaise : ça hurle pour résister, jusqu'à en crever, et au diable celui qui ose ralentir le rythme. Pendant ce temps, un *pom pom boy* drolatique, quand il n'égaie pas le plateau, dispose des plaques de plâtre avec un certain goût pour le chaos. Dessus, une palette de mots courts : *why*,

never, up, hey, etc. – qui pourraient être ceux d'une chanson pop ou d'un coach de développement personnel : l'imagination fait le reste, les mots eux aussi supportent les musiciens, et le spectateur prie pour qu'ils tiennent jusqu'au bout. Du moins pendant une partie du spectacle, car la chanson se répétant à l'infini, la performance, même impressionnante, peine à captiver tout du long : d'ailleurs, les supporters au plateau, eux-mêmes épuisés de soutenir leur idole, s'empoussièrent et tombent dans une léthargie qui les confine au sommeil.



Concept d'épuisement

C'est un peu pareil pour nous en esprit : d'abord on est supporter du spectacle, ensuite il faut le supporter ; le principe est si lisible que l'on comprend, au bout de 20 minutes, de quoi les 40 dernières seront forgées. On dira que c'est l'idée de Miet Warlop, difficile de reprocher à ce qui s'épuise de prendre trop son temps : ça s'éprouve dans la durée, il faut une heure pour achever les performeurs (à part peut-être le batteur, infatigable). De deux choses l'une : la scénographie présageait de véritables olympiades, dans lesquelles le parcours aurait muté (et la

chanson avec) sans rien abimer du concept d'épuisement. Or Miet Warlop, en s'obstinant sur la même mélodie et le même parcours (mis à part quand un musicien a besoin d'une pause), s'empêtre un peu dans les vieilles lois de la performance : une action a commencé, il faut l'emmener jusqu'au bout quitte à sombrer dans l'ennui, mais l'ennui est fructueux, etc. ; et autres vulgates de l'avant-gardiste en herbe. Ou alors l'épuisement de la proposition de Warlop elle-même tient au propos assez discret qui se glisse entre les grosses mailles de « la performance sur la performance » : un groupe de jeunes blancs affriolants qui obéissent à une septuagénaire mi-sénile mi-démiurge et qui, au bout du compte, concluent leur passage par un bizarre chant patriotique (une autre chanson, enfin). C'est fascinant à souhait, et le chanteur, jeune blond dont les cheveux longs flottent au vent sous un drapeau imaginaire, prend un côté Jeunesses hitlériennes : l'onomatopée « Knock Knock », mantra du refrain, devient alors le symptôme de l'abrutissement que ces jeunes s'imposent à eux-mêmes. Mais l'idée reste assez en filigrane : sans variation de la forme ou enfillement du fond, « One Song » est donc une proposition qui, malgré ses atouts extrêmes, reste sympathique sans parvenir à renverser.

FOCUS

IN **UNA IMAGEN INTERIOR**CONCEPTION EL CONDE DE TORREFIEL
L'AUTRE SCÈNE DU GRAND AVIGNON - VEDÈNE À 15H DU 20 AU 26/07

« Dans un monde digitalisé, où le virtuel et les visuels calibrés prennent toujours plus de place, comment nourrir en nous des images intérieures et leur donner le pouvoir de transformer la société ? »

FICTION PLASTIQUE

— par Mathias Daval —

Dans « La Plaza », El Conde de Torrefiel disait que « le théâtre du futur sera fait de représentations du néant en silence et sans autre présence humaine sur le plateau. Personne ne voudra écouter des histoires ou des idées. Personne ne voudra voir personne. L'abstraction totale ». De cette boutade prophétique ravageuse, le duo espagnol est à la fois le thuriféraire et le fossoyeur, et « Una imagen interior » en est une démonstration supplémentaire.

De récit il ne sera en effet pas question dans cette succession de tableaux muets, (con)textualisés par des surtitres. Tout commence et tout finit par un geste d'action *painting*, dont le *dripping* génère une peinture pollockienne identifiée à ce qui est décrit comme une peinture rupestre exposée au Musée d'histoire naturelle de Madrid. Ce point de départ – littéralement originel – est l'accroche sur laquelle s'entame une réflexion sur le lien entre image et réalité, dont chaque spectacle d'El Conde de Torrefiel s'évertue à souligner la nature fictionnelle. De sorte que, comprend-on bien assez vite, on ne saurait déployer aucune vérité. Ni dans les mots délivrés dans un paradoxe d'énonciation d'un « je » décoré des personnages multiples qui errent sur le plateau,

ni dans les images dont l'indétermination radicale tue dans l'œuf toute tentative exégétique ainsi que tout repli esthétique, tant ces images sont construites dans l'âpreté et la froideur. Car ce qui est montré – la pseudo-œuvre muséale puis le décor artificiel composé et recomposé par les protagonistes silencieux – provoque un violent rebond du regard vers soi-même, justifiant par ailleurs parfaitement le postulat d'intériorisation dont se prévaut le titre du spectacle.



Succession de tableaux muets

Le problème est que cette violence assumée du rebond laisse peu de place à des allers-retours interrogatifs sur ce qui est montré, comme si elle se posait en surplomb d'une expérience phénoménologique artistique de purs stimuli. Dans une posture lacanienne, ce que l'art montre, c'est finalement ce qu'on ne peut pas voir. Mais le geste d'El Conde de Torrefiel n'est pas tant de montrer cette absence par une substitution qui poserait sur scène une présence alternative analogique ou poétique (malgré l'intention affichée) ; mais plutôt par un décalage sensoriel qui ne va pas sans générer une certaine lassitude tant il

se confine à des jaillissements souvent univoques. Reste que les effets de style, qu'il s'agisse de gélamines rouges ou bleues pour envahir le spectre lumineux ou des déambulations zombifiées des comédiens dans un espace abstrait, font aussi partie de cette esthétique du malaise que manie El Conde de Torrefiel avec beaucoup d'aisance, pour le meilleur et pour le pire. Dès lors, corrélait sans doute un peu trop prévisible au sein de ce corpus pourtant hétéroclite que constitue la performance contemporaine, le *logos* politique n'a plus qu'à s'insinuer dans les lignes de fracture entre le regardé et le regardant. Les matériaux industriels – plastique en tête – qui saturent la scène sont de toute évidence la représentation écoeurée du capitalisme libéral. Ce n'est pas un hasard que, dans une liste à la Prévert, en compagnie de Bruno Latour ou Paul B. Preciado, surgisse Mark Fisher dont les théories sur le réalisme capitaliste contemporain – démasqué comme synonyme de fiction perverse – sont bâties sur un objectif quasi épiphanique quant à la nature du monde moderne. Cet art du dévoilement, qu'il soit universitaire ou artistique, est une discipline fragile et sévère dans laquelle « Una imagen interior » échoue. Il faut immédiatement en relativiser la conséquence : ce que l'on perd en intensité dialectique, on le gagne peut-être en persistance rétinienne.

ÉKINOX NEST

GRAND BANQUET DES RÊVES À AUMETZ
SAM. 24 SEP.
18H30 – 24H
AUMETZ
Place de l'Hôtel de ville

Dans le cadre de **Esch2022** - Capitale européenne de la culture

Plus d'infos : nest-theatre.fr

NEST* CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL TRANSFRONTALIER DE THIONVILLE-GRAND EST

Théâtre du Peuple

SAISON 2022 BUSSANG

hamlet
William Shakespeare / Simon Delétang
30 juillet > 3 septembre

hamlet-machine
Heiner Müller / Simon Delétang
12 août > 3 septembre

(hamlet, à part)
William Shakespeare et autres...
Loïc Corbery de la Comédie-Française
21 août > 3 septembre

OFF
2 SŒURS

TEXTE ET MISE EN SCÈNE MARIEN TILLET
11 AVIGNON À 13H35 (Vu au Théâtre Dunois, Paris, en mai 2022)

« 1953 : fin novembre, dans le sud de l'Irlande, la jeune Aileen O'Leary disparaît. 60 ans plus tard, Marc, ethnologue spécialiste des hystéries collectives, retrouve son carnet intime. Il suspecte un lynchage et la résurgence de massacre de sorcière. »

JOUER À FAIRE PEUR
— par Mathieu Dochtermann —

Si le théâtre est le lieu de la recherche d'une certaine vérité du sentiment, où toutes les passions et toutes les déraisons se croisent, pourquoi semble-t-il réticent à aborder le thème de la peur ? C'est pour sonder la difficulté de cette entreprise, et pour faire sa propre épreuve de l'incarnation de l'épouvante au théâtre, que Marien Tillet a concocté « 2 sœurs ».

Le conteur et comédien, qui ne manie pas trop mal son violon, s'attaque à son histoire en enchaînant les récits, chacun avec son narrateur, sa temporalité, sa couleur, en n'oubliant pas que les constructions les plus solides commencent par la réalité la plus tangible et la plus immédiate. Aussi commence-t-il par se présenter sous les atours du conteur, en respectant tous les codes d'un récit qu'il restitue à la troisième personne, après avoir pris soin de casser le quatrième mur et d'ancrer son alter ego dans le présent de la représentation – avec un très beau sens du rapport au public et de l'improvisation. Sauf que le dessein est bien entendu de glisser imperceptiblement de la narration à l'incarnation, de brouiller graduellement une dramaturgie qui

semblait claire, d'instiller le doute. De passer d'un spectacle aimable, plein de traits d'humour, à une expérience collective de l'angoisse, dont il est entendu que le public est venu dans l'espoir de l'éprouver. Rien n'est laissé au hasard dans ce spectacle minutieusement construit, où la distance rassurante du conte cède bientôt la place à la brutalité de scènes jouées au premier degré. De main de maître, le comédien glisse d'un personnage à un autre, construit une tension dont il sait, comme auteur, qu'il faut la laisser redescendre parfois pour mieux reprendre son public.

“
Lente bascule vers le cauchemar et la folie

Le langage scénique accompagne la lente bascule vers l'univers du cauchemar et de la folie, où les signes se brouillent et le sens se perd : les lumières douces et rassurantes ne sont plus que des déchirures violentes sur une scène mangée par les ténèbres, le son d'abord discret et agréable se distord et finit par se déchaîner, la scénographie très dépouillée se délite en miettes. Tout ce temps,

plongé dans la subjectivité du point de vue des personnages, le public, préparé à interpréter tous les signes dans le sens le plus macabre, plonge dans ses représentations mentales de ce que le comédien lui décrit. Tout repose, in fine, sur la psychologie de chaque spectateur : sa susceptibilité à la suggestion, les images qu'il se construit au fur et à mesure. C'est un spectacle habilement écrit, où le moindre détail concourt à créer les conditions de l'effroi. Cette recherche de l'efficacité n'exclut pas quelques belles formules : l'évocation de l'Irlande et de ses fantômes ne se fait pas sans lyrisme, et on sent bien que l'auteur n'est pas étranger à la fréquentation des grands textes. Marien Tillet joue avec les clichés, les codes du style littéraire et cinématographique de l'épouvante, manipule les légendes urbaines, dans un récit qui tient malgré tout de bout en bout. Son interprétation juste, sa perception fine, son intelligence du dispositif font mouche : « 2 sœurs » donne bel et bien la chair de poule, et offre en même temps un vrai plaisir de spectateur.

FOCUS

OFF
OLIVIER MASSON DOIT-IL MOURIR ?

TEXTE FRANÇOIS HIEN | MISE EN SCÈNE COLLECTIVE
THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 22h30 (Vu au Théâtre des Célestins, Lyon, en janvier 2020)

« Allité dans un CHU, Olivier Masson vit depuis six ans dans un état végétatif. Lorsque l'équipe médicale décide d'entamer une procédure permettant de cesser de le maintenir artificiellement en vie, une guerre éclate au sein de sa famille. »

FIN DU MOI
— par Mathieu Menghini —

Par l'origine de leurs fonds, les théâtres publics se doivent d'entretenir le patrimoine, d'interroger les évolutions du sentiment d'appartenance au sein d'une communauté (suivant des modalités diverses et, pourquoi pas, critiques ou postmodernes).

Il convient de même qu'ils appuient les risques pris par la recherche – ces productions transgressant les codes, déstabilisant le public et peinant à assembler de suffisantes recettes. Il est, cependant, une troisième mission, une forme d'héritage athénien consistant à faire de la scène un médium participant de l'éducation civique : tel nous semble l'intérêt d'« Olivier Masson doit-il mourir ? ». Inspiré par la sensible et dépeiteuse affaire Vincent Lambert, la dernière création de la compagnie L'Harmonie Communale a l'intelligence de s'en distancer, de l'augmenter pour donner plus d'acuité aux dilemmes du réel et en révéler le potentiel théâtral. La distance voulue tient en effet moins à une pudeur – nullement absente pour autant – qu'à la révélation de ce potentiel. Ainsi le rideau qui puise aux sources du vocabulaire hospitalier aussi bien qu'à celui de la scène. Ainsi le reste du décor

constitué de quelques modules mobiles qui dessinent un tribunal, une clinique ou un confessionnal sans jamais tomber dans le naturalisme. Ainsi, enfin, les personnages du drame interprétés alternativement par cinq jeunes comédiens (inégaux mais tous investis), s'échangeant robes d'avocat et veston ou filant dans une coulisse laissée à vue. La partition signée François Hien sait jouer de cette distribution flottante, de la superposition des plans, de ce trouble dans la convention qu'une réplique soudaine vient, un instant, trahir.

“
Interrogation sur les confins du moi

Dans ce jeu mobile des identités s'épanouit « l'imagination empathique » (Martha C. Nussbaum) de l'assistance, s'affine le perspectivisme des opinions. Le théâtre travaille alors la citoyenneté du public dont la condition tient précisément à l'aptitude à regarder le monde en se décentrant. De cette faculté dépend notre manière d'envisager nos semblables : les considèrera-t-on comme de simples moyens instrumentalisables ? Les réduira-t-on à des enti-

tés abstraites et indiscernables ? Ou les regarderons-nous comme des fins en soi, des êtres dotés d'une vie intérieure d'une certaine complexité ? François Hien et sa bande nous donnent à éprouver le réel, tour à tour en juré, en mère, en épouse, en aidant. En victime, aussi bien. Une victime qui, malgré sa prostration morbide, se révèle elle-même capable de contrefaire son état et de contribuer ainsi à la théâtralité diffuse. Tandis que prend fin cette fable interrogeant les confins du moi, les contentions de la loyauté et les soubassements de la dignité, la troupe interrompt les saluts pour dénoncer la réforme des retraites, incitant les présents – dans une intervention argumentée et dépassionnée – à la convergence des buts (« fin du mois », « fin du monde »). Bras ballants, les comédiens retrouvent alors leur identité civile – comme lorsqu'ils nous accueilleraient avant le drame, sur les marges du plateau. Il n'est pas d'emploi plus noble que celui d'homme, écrivait déjà Rousseau.

ICI LOIN

MISES EN SCÈNE COMPAGNIE EN SCÈNE L'ENTREPÔT

L'ENTREPÔT
7 > 24 juillet 2022
relâche les lundis
18h35

1 ter boulevard Champfleury – Avignon
réserv. 04 90 86 30 37 www.misesenscene.com

L'ENTREPÔT

AVIGNON OFF 7 > 30 juil 2022

du 7 au 30 relâche les lundis

10H35 SAUVAGE OU LES ENFANTS DU FLEUVE
Cie L'hiver nu THÉÂTRE ET MARIONNETTES

12H30 LE CABARET DU MONDE DE TOUT DE SUITE
L'Art de Vivre THÉÂTRE

14H30 AU BORD DU VIDE Cie Manie
CIRQUE CONTEMPORAIN

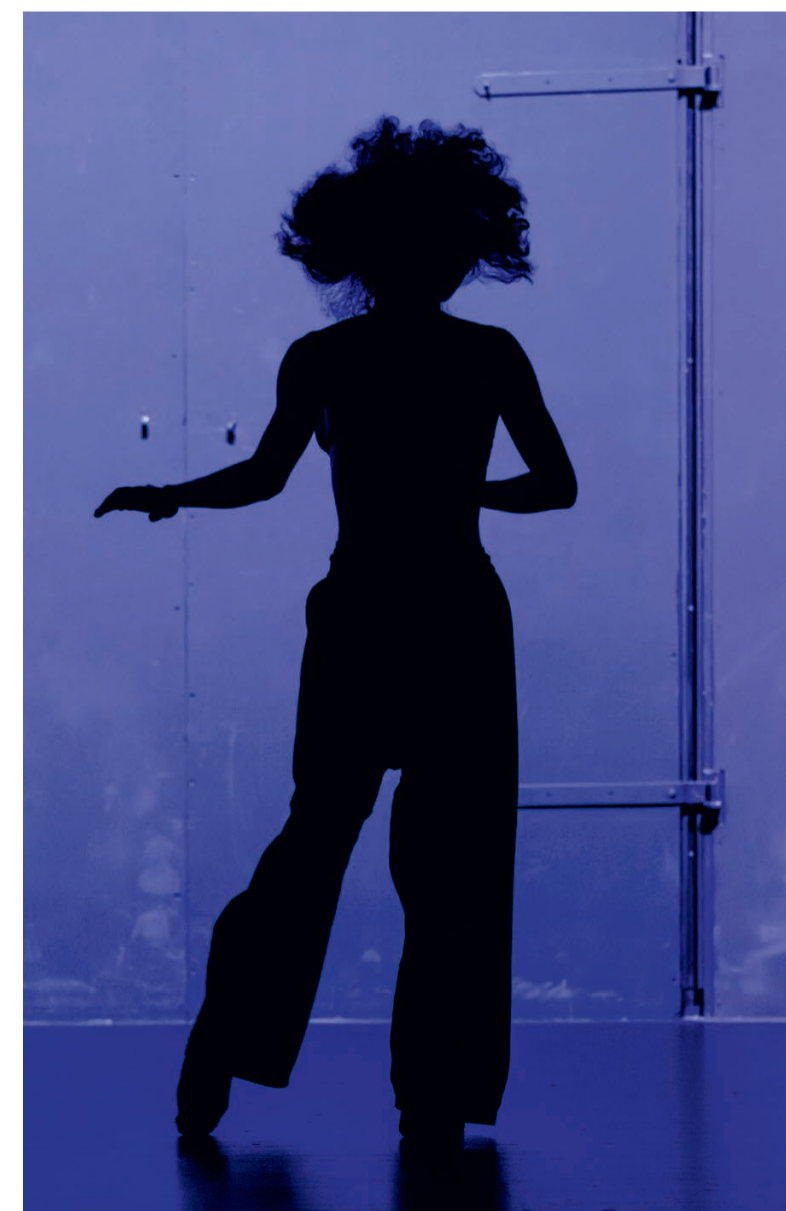
16H20 L'ART DE PERDRE Cie Filigrane 111
THÉÂTRE-RADIOVISUEL

du 7 au 24 relâche les lundis

18H35 ICI LOIN Cie Mises en Scène
THÉÂTRE

ET LES RENDEZ-VOUS DE L'ENTREPÔT,
HORS LES MURS / MUSÉE VOULAND,
ENTRÉE LIBRE !

plus encore sur
misesenscene.com
réservations 04 90 86 30 37
reservations@misesenscene.com



Concours 2023

Bachelor en Contemporary Dance
Master Théâtre

En 2023, les concours d'entrée des Bachelor en Contemporary Dance et Master Théâtre sont ouverts aux aspirant-es danseur-euses, metteur-es en scène et scénographes.

Inscriptions aux concours
dès décembre 2022

MANUFACTURE

Haute école des arts de la scène
– Lausanne

manufacture.ch

Hes-so

IN

DANS CE JARDIN QU'ON AIMAIT

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE MARIE VIALLE
CLOÎTRE DES CÉLESTINS À 22H JUSQU'AU 16/07

« Marie Vialle adapte "Dans ce jardin qu'on aimait" de Pascal Quignard, l'histoire du pasteur américain Simeon Pease Cheney, entre chants d'oiseaux et deuil inconsolable. »

IL N'Y A PAS QUE LES OISEAUX QUI CHANTENT

— par Pierre Lesquelen —

La mystique de ce spectacle échappe à toute image. Peut-être parce que, comme le voulait Claude Régy, sa réalité trop profonde et trop poétique demeure non photographiable. Osons tout de même l'évocation, à défaut de cliché (la critique est un espace balourd opposé au grand art des volatiles), et racontons aux profanes que, sur le plateau sans cage du cloître des Célestins, deux acteurs-oiseaux (espèce hybride plus rare et plus indomesticable que

les furtifs de Damasio) apparaissent aux plus ascétiques contemplateurs. Vinciane Despret disait bien que les oiseaux chantent « comme peuvent le faire les animaux totalement pris par le jeu et par les simulations du faire-semblant ». L'oiseau est un acteur, et l'inverse est visiblement réciproque. Alors, pour appréhender les oisacteurs sans que l'un d'eux (« zo zo zi zo », le père) ne vous remarque et troque son chant rossignolesque pour une cornemuse tonitruante, ne

relisez pas Baptiste Morizot, au risque de trouver leurs paroles-cui-cui trop anthropocentriques. Suivez plutôt ce programme légué par Christine Angot dans sa nouvelle « L'Oiseau » (extrait de « La Petite Foule », 2014) : « Vous vous y mettez, vous les imitez, vous reprenez leur chant. Flou hou, flou-hou. Vous faites une pause. Hou-ou, hou-ou. Vous faites encore une petite pause. Pour bien entendre. Vous attendez le siffleur. Vous voulez l'imiter le mieux possible. Vous écoutez. Vous

faites le trille. Fluit. Fluit Fluit. Vous vous exercez. Fluit. Puis : Flouou, flou-ouhou, flou, flouhou. Wou wou ; wou wou ; wou wou. Hohu-hi, hohu-hui. Ttt, ttt, ttt. Tda tda. Fluit. Fluit. » Vous êtes désormais prête à entrer dans le jardin qu'ils aimaient. Vous n'êtes pas des grossiers merles qui pourraient rire d'eux, vous « habitez » désormais « en oiseau ».

OFF

HIDDEN PARADISE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE ALIX DUFRESNE & MARC BÉLAND
THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 14H15
(Vu au Festival TransAmériques, Montréal, en mai 2019)

« 9 février 2015, une entrevue radiophonique de Marie-France Bazzo avec le philosophe Alain Deneault sur l'évasion fiscale. Une chorégraphie virulente et ludique sur fond d'indignation. »

COMMENT INCARNER LES PARADIS FISCAUX

— par Marie Sorbier —

C'est une pièce plus complexe que ne le laisse appréhender une première lecture en surface. Car tout ici est affaire de frontières symboliques et de la possibilité ou non de les traverser. L'espace de jeu, délimité par un marquage au sol comme une arène ou un terrain de lutte, devra dès le prologue faire face à des ennuis de dimension ; le tapis censé le recouvrir sera inéluctablement trop petit et posé à l'envers. Dans cette image primordiale, le duo québécois Alix Dufresne et Marc Béland matérialise avec humour et légèreté la force irrésistible de ce rouleau compresseur qui va bientôt s'abattre sur leurs mots et leurs corps et affirme d'emblée que les délimitations imposées par les règles sociétales ne semblent pas avoir d'effectivité dans la réalité. Dans une boucle répétitive, l'interview radiophonique d'un expert de l'évasion fiscale va servir de sédiment à ce travail scénique ; matériau à la fois informatif et plastique, il ne cessera d'être malaxé, accéléré puis ralenti, ingéré et totalement absorbé par les corps des interprètes, qui vivent ainsi au

premier degré l'expression éculée « incarner son texte ». S'enchaînent alors des séquences, drôles, performatives puis quasi monstrueuses, où tout se démembré, se délite et semble se transformer en cauchemar obsessionnel. Le concept formel, absurde dans sa construction, pousse le spectateur à entendre, à comprendre, à ressentir puis à assimiler l'absurdité du système bancaire. La vulgarisation des propos, limpides et didactiques, prend au fil de la représentation une dimension métaphysique, traversant les cerveaux pour s'implanter dans la concrétude des corps qui se confrontent sans cesse à plus de contraintes, de silence voire de vide. L'intelligence de cette mise en scène est justement de ne pas assener un discours militant ou engagé mais de déplacer le nœud de la problématique dans une intimité et un rapport très immédiats à nos vies. Ce qui pourrait nous sembler loin, ce qui ne nous concerne pas directement, se trouve alors matérialisé sur le plateau, et l'intention potache prend soudain une nécessaire dimension tragique.

REGARDS

OFF

L'ART DE PERDRE

TEXTE D'APRÈS ALICE ZENITER | MISE EN SCÈNE SABRINA KOUROUGHLI
11 AVIGNON À 10H30

« Naïma travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc : cela la renvoie à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père et à la honte de son grand-père harki. »

PAYS RÉEL, PAYS RÊVÉ : ALICE ZENITER ET LES HÉRITIERS DU SILENCE

— par Célia Sadai —

« C'est long, de faire ressurgir un pays du silence, surtout l'Algérie » (Alice Zeniter). À l'heure de la célébration du sixième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, l'adaptation du roman « L'Art de perdre » d'Alice Zeniter offre un regard juste sur notre histoire collective. En mars 2021, la France reconnaît la torture et l'assassinat de l'avocat nationaliste algérien Ali Boumendjel, dont la mort en 1957 avait été maquillée en suicide. Ce geste s'inscrit dans une politique de « pacification mémorielle » : en janvier 2021, le Président Emmanuel Macron charge en effet l'historien Benjamin Stora de

rédiger un rapport public portant sur la « réconciliation des mémoires » liées à la colonisation et à la guerre d'Algérie. L'initiative paraît toutefois précipitée et, partout, la même question : de quelles mémoires parle-t-on ? Des mémoires à la fois silencieuses sous le poids du trauma colonial ou vaincues face au grand récit national français. Mais avec « L'Art de perdre », Alice Zeniter s'est emparée d'un genre nouveau, le récit de filiation. Descendante de harki, version honteuse du fellaga dans l'imaginaire collectif, elle y évoque les silences de l'héritage qui lui a été légué. Comme d'autres artistes français issus de la diaspora algérienne – la réalisatrice Maiwenn, la romancière

Faïza Guène ou le rappeur Médine –, Alice Zeniter met en scène la fabrique de l'appartenance à un pays rêvé, souvent d'ailleurs au seuil du cauchemar. C'est le parti pris de Sabrina Kouroughli qui signe une adaptation de « L'Art de perdre » sous la forme d'une enquête mémorielle et onirique. Entre silence et fantôme, la metteuse en scène campe une Algérie ambiguë, une relation aux origines où rien ne va de soi. La Naïma d'Alice Zeniter (Sabrina Kouroughli) assume une algérianité fébrile et névrosée qui cherche à vocaliser les silences qui l'enveloppent – sur le plateau, le noir domine et spatiale un rituel d'exhumation des mémoires. Des mémoires

sans verticalité, collectées au fond d'une malle sans souvenirs, dans les lignes de l'appartenance à un pays rêvé, souvent d'ailleurs au seuil du cauchemar. C'est le parti pris de Sabrina Kouroughli qui signe une adaptation de « L'Art de perdre » sous la forme d'une enquête mémorielle et onirique. Entre silence et fantôme, la metteuse en scène campe une Algérie ambiguë, une relation aux origines où rien ne va de soi. La Naïma d'Alice Zeniter (Sabrina Kouroughli) assume une algérianité fébrile et névrosée qui cherche à vocaliser les silences qui l'enveloppent – sur le plateau, le noir domine et spatiale un rituel d'exhumation des mémoires. Des mémoires

OFF

SCÈNES DE VIOLENCES CONJUGALES

TEXTE ET MISE EN SCÈNE GÉRARD WATKINS
11 AVIGNON À 22H15

« Rachida rencontre Liam. Annie rencontre Pascal. Rachida et Liam sont jeunes, issus d'un milieu violent et précaire. Annie et Pascal sont au milieu de leurs vies, issus respectivement de classe moyenne et bourgeoise, tous deux en voie de précarisation. »

UN MANIFESTE CONTRE LES VIOLENCES MASCULINES

— par Matthieu Mével —

Gerard Watkins met en scène deux couples dans de courtes scènes réalistes comme le cinéma de Cassavetes et signe un manifeste puissant contre les violences masculines. Lors de la deuxième représentation de « Purgatorio » de Romeo Castellucci en 2008, un spectateur cria à l'acteur qui revenait sur la scène après le viol d'un enfant : « Alors, c'était bien ? » Ce spectateur ne supportait-il plus le dispositif de manipulation, ou au contraire y était-il tant absorbé qu'il ne distinguait plus l'acteur et le rôle ? Parfois l'identification fonctionne comme le Guignol pour les enfants. C'est le cas ici dans une scène d'une rare violence qui voit Pascal verser brutalement un liquide domestique dans l'oreille d'Annie parce qu'elle ne l'écoute pas... On a alors l'envie de monter sur scène pour lui casser la gueule (ce serait la première fois) avant de reprendre nos esprits. Dans l'une des très belles scènes du spectacle, Annie hurle contre Pascal d'une voix écrasée (presque muette) toute sa douleur : « J'ai honte devant ma mère... j'ai honte devant mon père... et surtout,

devant mes enfants... » La scénographie est un triangle abstrait qui se termine au loin avec la batterie de Yuko Oshima (qui accompagne la représentation en direct avec une création musicale subtile), mais c'est la justesse du jeu des quatre acteurs qui nous prend. Liam reproche à Rachida de ne pas être assez sexy, Pascal est furieux contre la pauvreté du rêve d'Annie. Les mécanismes de la domination économique, intellectuelle, masculine se mettent en place de manière implacable. L'écriture de Watkins est au cordeau, elle colle à ses personnages et à leurs mécanismes intimes. Les quatre acteurs sont d'une justesse remarquable, mais c'est pour nous Julie Denisse qui creuse le personnage le plus réel, le plus profond, le plus bouleversant. Féminine et fragile, mère et amoureuse, admirative de la parole de son amoureux et cherchant ses propres mots, plus humble socialement et moins sûre psychologiquement, parfois naïve et maladroite, sa colère fait l'effet d'une bombe qui nous explose dans les oreilles. Elle joue sa peau tous les soirs pour incarner Annie avec une puissance émotive qui emporte.

IN
ANAÏS NIN AU MIROIRCONCEPTION ÉLISE VIGIER
THÉÂTRE BENOÎT-XII À 18H JUSQU'AU 16/07

« Des comédiens répètent un cabaret autour de la figure d'Anaïs Nin. À force de la convoquer, elle finit par surgir, fantomatique, et hanter leurs mots... »

Z'AVEZ PAS VU ANAÏS NIN ?
— par Marie Sorbier —

Difficile d'imaginer un spectacle plus éloigné de la poétesse sulfureuse Anaïs Nin que la mise en scène d'Élise Vigier « Anaïs Nin au miroir ». Les tours de magie ont remplacé les saillances du verbe, le burlesque maladroit, la sensualité de la prose. Difficile aussi de s'accrocher à un fil pour trouver un intérêt à ce spectacle. Le texte d'Agnès Desarthe peine à rendre les fulgurances des journaux de l'autrice franco-cubaine, œuvre voluptueuse et troublante ; son correspondant Henry Miller lui écrira d'ailleurs à ce propos : « Dans ton Journal, tu dis des choses sublimes et monstrueuses à la fois. Aucune femme avant toi n'a jamais dit de telles choses. Crois-moi. » Pourtant, sur scène, le monstre libertin a laissé place aux saltimbanques en sur-jeux. Les acteurs, fébriles lors de cette première avignonnaise, tentent tout pour donner des couleurs à leurs personnages, mais ne transmettent rien, comme si le quatrième mur s'obstinait dans l'opacité. On pourra aussi s'interroger sur le choix dramaturgique de la transposition d'Anaïs

Nin, fantôme qui minaude, revenant du passé pour s'immiscer dans une troupe d'un cabaret d'aujourd'hui. Cette ficelle théâtrale boursoufflée donne à la représentation le goût daté des spectacles à saynètes qui s'enchaînent sans faire sens. L'humour tombe à plat (« Je vais au Kremlin - À Moscou ? - Non, au Kremlin-Bicêtre ») et creuse cette distance mi-génée, mi-empathique que l'on ressent dès les premières minutes du spectacle. Puis vient l'ennui, le décrochage, comme si, nous aussi, nous partions à la dérive dans l'épave romantique du bateau qui stagne en front de scène, échoué là par trop de souffles avortés. On cherche en vain à entendre la poésie. Nommer un spectacle provoque des attentes, Anaïs Nin grande absente se terre, heureusement pour nous, dans les pages de ses écrits : « Je découvre sans cesse que le Journal est un effort pour ne pas perdre, pour me garantir contre l'éphémère, les morts, les déracinements, les dessèchements, les irréalités. Je sens que lorsque j'enferme je sauvegarde tout. »

OFF
AMI-E-S IL FAUT FAIRE
UNE PAUSECONCEPTION, ÉCRITURE ET MISE EN SCÈNE JULIEN FOURNET
THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 10H

« Ami-e-s, cette "pause" est une invitation à la pensée et la joie qu'elle procure : une pièce courte, manuelle, joviale pleine de chutes d'eau, de lianes et de vagues, avec un guide qui s'appelle Jean. »

LE FRISSON DU CONCEPT
— par Victor Inisan —

Dans « Ami-e-s, il faut faire une pause », Jean Le Peltier troque les habits du guide de kayak pour ceux du guide de situation : les accessoires de l'un sur la scène (un kayak donc, mais aussi une corde, une guitare, et bien sûr une carte) se mêlent à ceux de l'autre dans la salle (une tablette tous les deux spectateurs, sur laquelle de la pâte à modeler, des bols, quelques papiers). Programme hybride donc - celui d'une situation de spectacle pour aventuriers plus ou moins novices - où la métaphore exploratoire est l'occasion de penser autrement quelques concepts, philosophiques au premier abord, psychologiques en réalité. D'une douceur impeccable, le comédien emmène le spectateur entre cascades et torrents, avant que l'accrobranche ne prenne le relais du canot : dans la « forêt de la culture », chacun tente de tracer son bout de chemin entre les lianes sans juger les goûts de son voisin. Ici, le parcours en triptyque (kayak, accrobranche, et le surf qui clôt l'aventure) est une métaphore écosémiotique : le spectateur se met à penser aquatique, forestier, maritime ; bref, la réflexion

mute au gré de la nature. La balade en terres exotiques de la pensée est plaisante - on s'y laisse guider volontiers - et la confiance pour le guide, habité par la passion du soin, est immédiate : celui-ci aménage d'ailleurs des pauses ultra développement personnel entre deux concepts un peu arides (on prend sa natte pour aller s'allonger sur scène, on va boire une petite infusion détox). Voilà, on ne va pas trop vite, on est bien : inspirez profondément, la pensée s'écoule en vous. Inoffensif (peut-être un peu trop), « Ami-e-s, il faut faire une pause » est un baume où la parabole géographique se déploie avec une finesse jamais didactique, au service de l'écriture toute en intelligence de Julien Fournet. Les fluides et les lianes innervent les concepts, les châteaux de sable sont des événements, et le raisonnement, pour une fois, n'est plus solipsiste mais environnemental : on se surprendrait à penser avec ce qu'il y a autour de nous... Tiens, la pensée s'est échappée de l'esprit, elle s'est dissoute dans l'atmosphère : de concept, elle est devenue sensation.

IN
LADY MAGMACHORÉGRAPHIE
OONA DOHERTYCHARTREUSE DE VILLENEUVE
LEZ AVIGNON À 21H30
JUSQU'AU 17/07

« Entre danses bacchanales et cérémonie festive, "Lady Magma" invite les spectateurs à une expérience collective, une quête vers le féminin. »

FEU PÉRINÉEN

— par Léa Malgouyres —

Avec « Lady Magma », la chorégraphe irlandaise Oona Doherty fait un écart à son esthétique *UK working class* et va puiser des sources de renouvellement dans les *seventies* : ses chorégraphes, sa musique et son féminisme première génération. Sur des tapis persans posés sur l'herbe, voici cinq danseuses étendues, leurs cheveux longs et leurs nuisettes en satin froissées par le mistral. La nuit tombe sur les corps qui se mettent en mouvement. La petite meute est prise d'une impulsion lente et organique, s'animent d'un feu périnéen. Elle va chercher dans Trisha Brown ce qui fut peut-être parmi les premières incarnations au plateau du mot « sororité » en danse contemporaine. Elle lui emprunte le droit de mal faire, l'écoute véritable, le sentiment que chacun est là pour les autres. Les danseuses courent dans tous les sens nus pieds sur l'herbe, disparaissant parfois derrière le public. Doherty accueille l'une des danseuses sortant de scène, lui fait un signe de tête approbateur et respire avec elle pour l'inviter à ralentir son rythme cardiaque : dans ce détail réside la beauté de ce travail, l'espace et la confiance qu'ont les interprètes pour être qui elles sont et formant un véritable tout. Ce réflexe un peu mystico-yogiste, que l'on trouve en ouverture et qui gagne en itérations et en visibilité en France, est déjà l'esthétique dominante de la scène chorégraphique britannique de ces dernières années. On peut en voir l'origine à la fin des années 1990 avec le New Labour, années à partir desquelles les gouvernements successifs au Royaume-Uni ont jugé qu'une subvention d'État pour l'art n'est justifiable que sous condition d'un impact social positif et quantifiable. Ainsi, l'État se défait sur les artistes et les institutions culturelles de sa responsabilité sur la cohésion politique et l'ascenseur social, ainsi que sur le bien-être de la population. Pour espérer toucher un maigre soutien financier auprès de l'Arts Council England, il y a des cases à cocher et des mots-clés à placer. « Care », « soin », « trauma », « résilience » : on ne sait parfois plus si on lit une note d'intention ou la liste des services d'un établissement hospitalier. « Lady Magma », bien que marqueur et marqué par son contexte, le dépasse par la beauté de sa réalisation et la sincérité de sa démarche.

THE LULU PROJEKT

No future for you but not for us

DE MAGALI MOUGEL
[The Lulu projekt est édité aux éditions Espaces 34]
MISE EN SCÈNE CÉCILE ARTHUSTHE LULU PROJEKT,
C'EST UN HYMNE
À LA VIE, C'EST UN PEU
CHACUN DE NOUS,
C'EST L'HISTOIRE
D'UNE ÉMANCIPATION.À PARTIR
DE
12 ANSTHÉÂTRE DU RÉCIT ET « MYTHOLOGIE
ORDINAIRE » — 1 H 1507 - 29 JUIL 2022 — 16 H 45
Relâches les 12, 19, 26

11 - AVIGNON (SALLE 2)

Spectacle sélectionné et soutenu par la Région Grand Est.
The Lulu projekt fait partie des spectacles proposés
dans le cadre du projet Avignon 2022 enfants à l'honneur
coordonné par Scènes d'enfance - Assitej France.cie
oblique
cécile
arthus

DIRECTION JULIEN GELAS

Théâtre du *Chêne Noir*

SCÈNE D'AVIGNON

MISE EN SCÈNE
CHARLES BERLING
FRAGMENTS
DE HANNAH ARENDT
ADAPTATION BÉRENGÈRE WARLUZEL
AVEC BÉRENGÈRE WARLUZEL
ET LA PARTICIPATION DE SES ENFANTS POUR CERTAINES REPRÉSENTATIONS

DU 19 AU 30 JUILLET À 21H30
Relâche le 25 juillet

Locations 04 90 86 74 87 / www.chenenoir.fr
THÉÂTRE DU CHÊNE NOIR 6 bis, rue Saint-Catherine 84000 AVIGNON

SPECTACLE RECOMMANDÉ
licra

FESTIVAL AVIGNON

Châteaueillon
Liberté
scène nationale

THÉÂTRE DU CHÊNE NOIR

IN

À L'ORÉE DU BOIS

Voici une bien étrange proposition autour de la terre qui échappe à ceux qui la travaillent, les « autochtones » pour ainsi dire. Car les voilà envahis par deux voies concurrentes : celle du libéralisme (un voisin qui réclame le champ d'une famille à coup de gros billets) et celle de la « saltimbanquerie » (des *free parties* qui s'organisent en douce dans les bois). Une chose est sûre, les deux - l'une de droite, l'autre de gauche, caricatures - menacent l'équilibre de la paisible paysannerie, qui se prend d'un coup à trembler sous l'ennemi urbain. Autour du protagoniste (Pierre-Yves Chaplain) terrifié par la dépossession qui contamine son corps entier - il n'a de cesse de prédire sa mort - gravitent deux personnages hétéroclites : la maîtresse, à la recherche du moindre son techno qui émerge du bois, ce pourrait bien rejoindre secrètement la femme du protagoniste, lorsque son mari sombre dans le sommeil. Dommage que l'intrigue du spectacle, si elle ne manque pas d'intérêt politique, peine tout de même à dépasser la simple narration réaliste : elle reste un peu « à l'orée du bois » lui-même, dont l'approche promettait pourtant un récit fantastique assez excitant. **Victor Inisan**

**TEXTE PIERRE-YVES CHAPLAIN
MISE EN SCÈNE PIERRE-YVES CHAPLAIN
ET KAHENA SAÏGHI
— ITINÉRIANT, JUSQU'AU 26/07 —**

OFF

VERS LE SPECTRE

Ici, le « spectre » est autant un terme médical qu'un fantôme théâtral. Si Adel le protagoniste (« diagnostiqué comme autiste ») relève du spectre, c'est qu'il est impensable et insituable pour les adultes rationnels qui l'entourent. Mais surtout parce qu'il précipite le grand théâtre du monde (le spectre étant toujours à l'origine, selon Monique Borie, d'un « théâtre qui doute », d'une théâtralité ruinée dans ses principes) dans une sourde absurdité. Parce que son « vagabondage dans la langue », dérègle insidieusement la supposée normalité. À moins qu'il n'en révèle la curieuse agitation et la folie ordinaire. De fait, les médecins tâtonnants qui sont mis en scène autour de lui semblent eux-mêmes dégénérés et revitalisés en même temps par cette présence qui leur échappe. On peut reprocher à Maurin Ollés un geste qui s'étire un peu et qui renie sa quête de spectralité par une soif de clarté et d'exhaustivité. Il n'empêche que ce premier spectacle, servi par d'excellent-e-s interprètes et par une écriture très juste, qui digère parfaitement sa documentation dans la dramatisation, est une expérience populaire de très belle facture. **Pierre Lesquelen**

**TEXTE ET MISE EN SCÈNE MAURIN OLLÉS
— FESTIVAL CONTRE COURANT
22H LE 16/07 —
(Vu au festival Impatience en décembre 2022)**

IN

FLESH

Avec « Flesh », la compagnie belge Still Life poursuit l'expérience d'un théâtre sans paroles, articulé en quatre saynètes pour quatre interprètes - Muriel Legrand, Sophie Linsmaux, Aurelio Mergola et Jonas Wertz - qui embarquent le spectateur dans l'énergie de leurs silences. Dans la pure tradition des lazzi, la pièce nous plonge dans un rapport direct aux corps et aux images. Le spectateur assiste ainsi à ce qui pourrait être une parodie burlesque de « Sur le concept du visage du fils de Dieu » de Castellucci, s'attaquant aux délires hygiénistes et quasi fétichistes du protocole hospitalier qui nous coupe des corps souffrants. De façon plus attendue, « Flesh » s'en prend aussi aux déformations inquiétantes de la chirurgie esthétique, dont les dérives confinent à un résultat lynchéen digne d'« Elephant Man ». Le clou demeure la scène d'immersion au sein du film « Titanic », dans laquelle Muriel Legrand, affublée d'un casque de réalité virtuelle, offre ses contorsions rocambolesques aux spectateurs exclus de l'expérience, aussi hilares que frustrés. La pièce exhibe enfin le ballet tragicomique d'une fratrie désunie autour des cendres d'une mère, et le glissement inévitable de la haine contenue et silencieuse à la gabegie généralisée. Chacun de ces récits révèle, par l'absence de mots, le ridicule dont les corps ne peuvent se départir jusque dans la maladie et la mort. « Flesh » exhibe notre besoin de chair, fraîche ou avariée, et puisqu'elle est triste, hélas, mieux vaut en rire qu'en pleurer. **Florence Filippi**

**CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE
SOPHIE LINSMAUX & AURELIO MERGOLA
— GYMNASSE DU LYCÉE MISTRAL 18H
DU 18 AU 25/07 —
(Vu au Théâtre des Tanneurs, Bruxelles,
en février 2022)**

OFF

GRAND ÉCART

Les clichés disent toujours quelque chose de vrai. Ceux qui caractérisent la danse contemporaine, Kiyan Khoshoie les connaît parfaitement de l'intérieur. Il les restitue sur scène dans une forme hybride, entre one-man-show et performance loufoque : airs pénétrés de chorégraphes au caricatural accent étranger, répétitions vécues et, surtout, discours pseudo-conceptuel sur le corps et le mouvement... Ponctuant ses gesticulations de désopilantes adresses au public - n'atteignant jamais la limite d'une interactivité pomprière -, il juxtapose différentes séquences emblématiques de la vie de danseur en une singulière poésie de la déconstruction. **Mathias Daval**

**CONCEPTION KIYAN KHOSHOIE
— THÉÂTRE DU TRAIN BLEU 16H15 —**

IN

PÈRE CHAVE, MA VIE
AU FESTIVAL D'AVIGNON

Il y a des évidences qui nous renvoient aux origines du théâtre et que l'on a pu oublier au fil des siècles : la foi et l'art théâtral participent à un même mystère qui nous déborde de toutes parts, celui de l'Homme. Le documentaire de Florine Clap le suggère avec talent en faisant entendre la voix et les mots du père Robert Chave, décédé en 2008. Celui qui fut ordonné à Notre-Dame-des-Doms à seulement vingt-trois ans et qui commença à exercer son ministère dans le quartier populaire de la Rotonde fait partie de ces figures historiques associées au Festival d'Avignon. Son amitié avec Paul Puaux le conduira à fonder les Dimanches du Festival, puis les rencontres Foi et Culture. Le théâtre, après tout, n'est-il pas un art de la résurrection et l'artiste, un vrai mystique qui joue tout son être à chaque représentation ? Ce documentaire nous rappelle, à travers la figure tutélaire et bienveillante du père Chave, que le théâtre demeure un art de la communion avec des fidèles, quels qu'ils soient, et que les artistes, pour reprendre les mots du père Chave dans sa lettre qui leur est dédiée, comme les poètes, tiennent l'étoile dans leur main. Elle brille encore ; il suffit de la suivre. **Auguste Poulon**

**FILM DE FLORINE CLAP
— UTOPIA-MANUTENTION 17/07 11H —**

**TEXTE ET MISE EN SCÈNE IGOR MENDJISKY
— CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS —**

EN BREF

IN

GRETEL, HANSEL ET LES AUTRES

Si, au théâtre, le spectateur n'est plus un grand enfant désordonné, s'il regarde un spectacle jeune public avec des yeux plus amusés qu'écarquillés, alors il s'identifie non plus à la fiction elle-même qu'à celles et ceux qui la fabriquent pour l'innocence des autres. C'est ce qui opère dans le spectacle d'Igor Mendjisky, où des parents s'encanaillent dans la fiction en prêchant le rangement. Et malgré notre réticence face aux projections trop illustratives, malgré notre regret que les objets investis par les parents paraissent moins découverts sur le vif qu'appâtés pour la représentation, et que les relations entre les protagonistes soient un postulat dramaturgique et non un sujet du spectacle, nous nous réjouissons au générique de ce conte de sorcière sucrée. Fable sur la disparition des forêts, de leurs odeurs et surtout de leurs mystères, dont on pousse malgré tout la porte pour qu'elle ne signifie pas la mort des nôtres. **Pierre Lesquelen**

CLERMONT L'HÉRAULT
STADE DE L'ESTAGNOL
5.6.7 AOÛT 2022
4^{ème} ÉDITION
FESTIVAL Le Salagou en Chanson
N'OUBLIEZ PAS LES PAROLES
-MAGALI RIPOLL-
MARRAINE DU FESTIVAL
-CALI-
-BEKAR-
-MARY COOPER - SHAMROCK -
-MISTER SUNBOW -
CONCERT À PARTIR DE 10 €
RESTAURATION - BUVETTE - PARKING
RÉSERVATION ET INFORMATIONS SUR
LESALAGOUENCHANSON.FR

Ouverture du Festival
par des scènes GRATUITES : SLAM, RAP, POP ROCK de 16h - 17h30

Vendredi 5 août : Tarif 15€ - Réduit 12€ - Enfants 8€
20h15 - 21h30 : 1ère Partie : MARY COOPER Solo Guitare voix
21h45 - 23h45 : La Soirée : MAGALI RIPOLL, Marraine du festival

Samedi 6 août : Tarif 20€ - Réduit 15€ - Enfants 10€
20h15 - 21h30 : 1ère Partie : SHAMROCK Pop Rock
21h45 - 23h45 : La Soirée : CALI en tournée avec l'album Cavale

Dimanche 7 août : Tarif 12€ - Réduit 10€ - Enfants 6€
20h15 - 21h30 : 1ère Partie : MISTER SUNBOW Solo Guitare et Violon
21h45 - 23h30 : La Soirée : BEKAR groupe Groovish & Funkish

PASS 3 JOURS (en nombre limité) : 35 € Réduit : 27€ Enfants : 17€
TARIFS Groupe : à partir de 7 personnes, envoyer demande contact@lesalagouenchanson.fr - 06 95 270 390
TARIFS Réduits : - 25 ans, demandeurs d'emploi, handicap
TARIFS Enfants : Payants à partir de 12 ans.

Partenaires : nexity, ggl, HECTARE, BRICO CASH, Garage Escudier, HYPER U, InterMarché, HANK, NORMAND, TURCO, conseil, ALFARO, FORM, komilfo, Pab Veto, REVA, CHIÔ & BOHÈME, Osméa, CFC, BCH, inwin, RESOTAINER.FR, Osméa, maisons FRANCE CONFORT, Acrodit, propolia, Sofiran, MALLMONT, VIGNOLES JEANJEAN, CentOr, LOVE LITERIE, ASSURANCES, LACIN, RENT O CAR, AMBULANCE LUCANNAR, SCHMIDT, INTER SPORT, LE MARCOY, ALEX, PAINVIN, Allianz, L'univers des filles.

www.iogazette.fr

Biennale de Venise, Festival d'Edimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Festival MARTO ! (Ile-de-France), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wrocław), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), En Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Biala (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), SIFA (Singapour)...

Depuis sa création en 2015, I/O Gazette a couvert plus de 300 festivals à travers le monde.

IN
JOGGING

C'est une silhouette vêtue de noir, aux cheveux dissimulés derrière un hijab, que l'on peut croiser sur la corniche de Beyrouth, au lever du soleil. Une coureuse quinquagénénaire, perdue dans ses pensées, qui parle toute seule entre deux foulées et trois étirements. Elle laisse échapper des bribes de mots, des fragments d'histoires. Les mots de toutes les femmes silencieuses de Beyrouth, de celles qui perdent leurs fils à la guerre et de celles qui tuent leurs enfants par désespoir d'aimer, de celles qui sont confrontées chaque jour à leur échelle au visage du tragique. Obsédée par le personnage de Médée, par l'amour niché au cœur du monstre, la comédienne Hanane Hajj Ali interroge dans « Jogging » ce que les faits divers libanais viennent dire de la société et de la condition féminine. Convoquant également sa propre histoire et son rapport à la maternité, l'artiste livre une performance brute et sobre, savamment référencée et remarquablement interprétée. Un portrait du Liban moderne traversé par les tragédies antiques. Un Liban qui aurait le visage d'une femme, éperdue de douleur, de révolte et d'amour. **Agathe Charnet**

TEXTE ET CONCEPTION HANANE HAJJ ALI
— THÉÂTRE BENOÎT-XII 18H
DU 20 AU 26/07 —
(Vu à La Manufacture, Avignon, en juillet 2018)

OFF
À NE PAS RATER

Névrosés atteints du syndrome de *fear of missing out*, c'est à vous que la Vaste Entreprise s'adresse : qu'êtes-vous prêts à rater en ne ratant pas « À ne pas rater » ? En construisant une succession de séquences « spectaculaires » minutées, qui se soldent systématiquement par une non-spectacularité exemplaire puis par sa disparition pure et simple, Nicolas Heredia déjoue les attentes qu'il a lui-même créées et transforme l'espace scénique en une sorte d'ouvrage de performance potentielle. Avec son habituelle et élégante créativité, appuyée par une addition de gimmicks scénographiques malins, il lance en vrac des interrogations ontologiques sur notre rapport au temps. À force de métadénouement des nœuds dramaturgiques, pas grand-chose d'autre n'advient qu'une expérimentation ludique sur sa propre frustration de spectateur : c'est peu, et c'est beaucoup à la fois. **Mathias Daval**

TEXTE ET MISE EN SCÈNE NICOLAS HEREDIA
— LA MANUFACTURE 15H35 —

OFF
DÉPÔT DE BILAN

Dernier volet d'un triptyque quotidien, « Dépôt de bilan » est d'abord le showcase d'un performeur exceptionnel. C'est au croisement entre un projet de spectacle sur le monde du travail et son propre burn-out que Geoffrey Rouge-Carrassat a trouvé le point d'accroche pour ce seul en scène frénétique, délivrant à vitesse accélérée et sans reprise de souffle une agrégation d'observations drolatiques sur le *workaholism* et la vie de bureau. Mais, plus profondément, c'est aussi l'épuration logorrhéique d'une addiction à la diction, le déversement de soi d'un diseur hors norme, soudainement brisé par une ultime séquence muette et imagière qui laisse imaginer quelle intensité Rouge-Carrassat pourrait atteindre s'il mobilisait son énergie apparemment inépuisable sur une partition scénique plus vitale. **Mathias Daval**

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
GEOFFREY ROUGE-CARRASSAT
— AVIGNON-REINE BLANCHE 22H30 —

EN BREF

IN
VIA INJABULO

Spécialiste du *pantsula*, danse urbaine des *townships* d'Afrique du Sud, la compagnie Via Katilehong a invité les deux chorégraphes Marco da Silva Ferreira et Amala Dianor à imaginer deux pièces de trente minutes : « Form Informs » et « Emaphakathini ». Les huit danseurs au plateau nous emportent dans leurs séquences saccadées, riches d'influences d'hier et d'aujourd'hui, et inventent un rituel joyeux non narratif, où la violence passée est sublimée par les corps. Si la forme est déconstruite entre les deux tableaux, elle est reconstruite par un travail de la lumière d'une grande virtuosité, conçu par Carin Geada. On se souviendra particulièrement de la transition entre les deux chorégraphes, marquée par l'arrachement du revêtement au sol, ouvrant une transformation radicale d'un espace à l'autre. On assiste alors au passage d'un monde rituel à un autre plus contemporain, où la musique est presque mixée à vue, où les danseurs nous convient à une fête improvisée avant que le monde ne s'écroule, à l'image de cette construction fragile, composée de glacières de fortune, juste avant le noir final. Une proposition qui, sans constituer un véritable choc esthétique, met en lumière à cet endroit du festival cette compagnie de talent. **Florence Fillippi et Laurent Russo**

CHORÉGRAPHIE VIA KATLEHONG, MARCO DA SILVA FERREIRA ET AMALA DIANOR
— COUR MINÉRALE - AVIGNON UNIVERSITÉ
22H JUSQU'AU 17/07 —

OFF
FIN DE PARTIE

La difficulté du théâtre de Beckett – qui se moque des conventions de la représentation (« on n'est pas en train de... de... signifier quelque chose ? ») – est de réveiller nos esprits avec l'humour de personnages qui ne cessent de dire qu'ils s'ennuient à mourir. À la fin de la pièce, Hamm répond à Clov qui demande à quoi il sert : « À me donner la réplique. » Dans cette mise en scène, qui sera reprise au Théâtre de l'Atelier en 2023, Denis Lavant (Clov) est un clown enfantin et inquiet, qui cherche en boitant à quitter son maître (Hamm), Frédéric Leidgens, un tyran aveugle, bavard et cruel. Malgré l'humour si subtil de Beckett, et la justesse des deux acteurs principaux (la diction gracieuse de Leidgens est un hommage aux disproportions de la langue de Beckett), on s'ennuie un peu sur la fin de la mise en scène de Jacques Osinski ; peut-être parce qu'elle est trop sage en rangeant la pièce sur la vieille étagère du théâtre absurde, que l'écrivain irlandais s'acharna pourtant à refuser pour échapper à tout modèle. **Matthieu Mével**

MISE EN SCÈNE JACQUES OSINSKI
— THÉÂTRE DES HALLES 16H —

OFF
ÉTAT DU MONDE :
LES CHRONIQUES

La maxime introductive donne le ton : « Il y a deux grandes règles dans la vie : 1) Ne divulguez pas la totalité de ce que vous savez. » Et il faudra bien se contenter de fragments devant l'immensité des sujets abordés par Valérie Cordy en une trentaine de minutes, aujourd'hui rien moins que soixante années de conquête spatiale. Elle compulse sur rétroprojecteur les méandres d'Internet et des réseaux sociaux à la recherche de textes, images et vidéos liés à son sujet, façon kaléidoscope PowerPoint, ponctué sur scène par un intervenant différent à chaque représentation (ici, Michel Viso, exobiologiste). Un état des lieux de la psyché collective pop et ludique, mais dont la véritable dimension artistique ne se déploie pas totalement. **Mathias Daval**

CONCEPTION VALÉRIE CORDY
— THÉÂTRE DES DOMS 18H30 —

LE CARTEL & CAP ÉTOILE

PLOUTOS

L'ARGENT DIEU D'APRÈS LA COMÉDIE D'ARISTOPHANE

ADAPTATION OLIVIER CRUVEILLER
MISE EN SCÈNE PHILIPPE LANTON

PRÉSENCE PASTEUR
Lycée Pasteur
13 rue du Pont Trouca
perpendiculaire rue Thiers
Avignon, Intra-muros

AVEC
Natalie Akoun
Yves Buchin
Olivier Cruveiller
Luc Antoine Diquéro
Mathias Jung
Evelyne Pelletier
Nicolas Struve

Décor
Thomas Chevalier &
Valérie Perrotet
Costumes
Sabine Siégwalt
Son
Thomas Carpentier
Lumière
Christelle Toussine

INFOS & RÉSAS

CO-PRODUCTION
THÉÂTRE JEAN VILAR SURESNES & VILLE DE MONTREUIL

Horaires : 16h15
Réservation : 04 32 74 18 54
Relâche les 12, 19, 26 et 30 juillet

COMPAGNIE LE CARTEL
115 rue Edouard Vaillant 82000 Montreuil - 04 75 41 99 02 - carteladm@gmail.com

Chargées de Diffusion
Emmanuelle Dandrel
04 61 91 08 27
emmanuelle.dandrel@gmail.com

Elodie Kugelmann
04 61 91 08 12
elodie.kugelmann@carteladm.com

Logo France 3, Agam!, M, SPEDIDAM, etc.

SYNOPSIS

Ploutos, dans la mythologie grecque, désignait le dieu de la richesse et de l'abondance.

Zeus, pour éviter que Ploutos devienne le bienfaiteur des hommes et menace ainsi son pouvoir, a décidé de le rendre aveugle. Les biens distribués par Ploutos vont, en conséquence, essentiellement vers les nantis. Sur le bon conseil de l'oracle d'Apollon un honnête citoyen d'Athènes, Chrémyle, et son esclave Carion proposent à Ploutos de l'aider à recouvrer la vue s'il promet de venir en aide aux nécessiteux...

Ce texte décapant interroge, cinq siècles avant Jésus-Christ, la notion de « revenu universel » et de justice sociale. Avec son insolente légèreté, Aristophane questionne la nature humaine, son rapport à l'argent et au pouvoir. Des questions intemporelles, qui nous interpellent encore aujourd'hui.

COMPAGNIE LE CARTEL
115 rue Edouard Vaillant 82000 Montreuil - 04 75 41 99 02 - carteladm@gmail.com

Chargées de Diffusion
Emmanuelle Dandrel
04 61 91 08 27
emmanuelle.dandrel@gmail.com

Elodie Kugelmann
04 61 91 08 12
elodie.kugelmann@carteladm.com

PRESSE

« La pièce Ploutos, l'argent Dieu, est formidablement réjouissante. [...] En ces temps de conflit social et de grèves, c'est donc tout au contraire précieux d'assister à pareil spectacle. »

Médiapart

« Les riches croquent toujours le fric à pleines dents. Une farce qui a traversé les siècles sans une ride. »

L'Humanité

« Les comédiens réalisent une très belle partition en réalisant ce spectacle riche et décalé. Philippe Lanton a su donner un tour déjanté tout en respectant le fil de l'œuvre d'Aristophane. Un très beau travail ! »

Théâtres.com

« La pièce n'a rien perdu de son humour, de son insolence et de sa trivialité, dans une ellipse de temps, les mots d'hier nous racontent le monde d'aujourd'hui. »

Theatrorama

« Très drôle et d'actualité car nous sommes toujours aux prises avec les questions de justice et de morale que pose l'argent et la distribution équitable des richesses. »

La lettre du SNES

« L'humour colore haut et fort l'ensemble... Un événement ! À voir de toute urgence. »

Les Arts et les Mots

« Maîtres d'un jeu léger, dédicat et subtil, ils provoquent avec allégresse autant à la réflexion qu'au plaisir. »

La Croix

« Au sens strict cette mise en scène "performe" un théâtre civique et populaire. Les applaudissements fusent. »

La Revue du Spectacle.fr

LA COMPAGNIE DES MADONES PRÉSENTE

Mon âge d'Or

THÉÂTRE MUSICAL
MISE EN SCÈNE OLIVIER CRUVEILLER

« Une fée de poche qui vous prend par le bout du cœur. »
L'Humanité / Jean-Pierre LEONARDINI

« Accompagnée par le pianiste Vincent Leterme et le violoniste Laurent Valero, cette tanagra blonde fait de chaque spectateur son intime. Avec légèreté et trois petites notes de musique, elle donne le secret de son bonheur : être fidèle à ses songes, à son enfance et à la scène. Jouez violons, sonnez crécelles. »
L'Obs / Jérôme GARCIN

« Et maintenant elle chante ! Sur le fil de la mémoire, des perles précieuses : des chansons qui l'ont marquée et qu'elle interprète de sa jolie voix, timbre touchant, précision de la moindre inflexion. Moment musical rare, chaleureux, rigoureux et extrêmement touchant. »
Le Journal d'Armelle HELIOT

« Spectacle en chansons fort bien écrit et fort bien accompagné par Vincent Leterme et Laurent Valero, Natalie Akoun partage et transmet de très belles émotions. »
Froggy's delight

Je veux être une saltimbanque !
Ce cri du cœur de l'enfant que j'étais, je l'entends encore aujourd'hui résonner aussi intensément. C'est l'écho de mon enfance à Paris, mon adolescence, ma vie, jalonnée de toutes les chansons qui m'ont touchée en plein cœur. Et choisie. Comme des amies. Des chansons qui sont les bornes, les panneaux indicateurs sur les chemins de l'existence. Mais la vie elle est quand même plus difficile que dans les chansons !
Un panneau me guidait, même en plein brouillard, celui où était écrit en gros caractères le mot : THÉÂTRE.
Natalie AKOUN

VIOLON, FLÔTES LAURENT VALERO
ÉCRIT, CHANTÉ ET INTERPRÉTÉ PAR NATALIE AKOUN
PIANO VINCENT LETERME

AVEC LÉGERETÉ ET 3 PETITES NOTES DE MUSIQUE, ELLE DONNE LE SECRET DE SON BONHEUR
L'Obs

UNE MERVEILLE DE CHARME ET D'INTELLIGENCE
La Terrasse

UNE FÉE DE POCHE QUI VOUS PREND PAR LE BOUT DU CŒUR
L'Humanité

SUR LE FIL DE LA MÉMOIRE, DES PERLES PRÉCIEUSES : MOMENT MUSICAL RARE
Le Journal d'Armelle HELIOT

LE PETIT THÉÂTRE DU PETIT LOUVRE
SALLE VAN GOGH
23 RUE SAINT-AGRICOL, AVIGNON

DU 7 AU 30 JUILLET 2022
À 21H05
INFORMATIONS : 04 32 76 02 79
www.theatre-petit-louvre.fr

www.fnac.com | www.festivaloffavignon.com | www.billetreduc.com

EN PARTENARIAT AVEC LE CENTRE CHOPIN

Logo France 3, Agam!, M, SPEDIDAM, etc.

CONTACT COMPAGNIE
lesmadones183bis@gmail.com

Licence PLTASV-D-2020-004109 / Siret : 48148436800024

NE PAS JETER SUR LA VOIE PUBLIQUE

TRIBUNE

MANIFESTE POUR LA SCÈNE DU FUTUR : LA PERFORMANCE EST UN DROIT HUMAIN

FutureStage est un projet de recherche international, porté notamment par le metaLab d'Harvard, consacré à l'étude des défis actuels et des perspectives futures du développement des opéras, des théâtres et des centres des arts du spectacle. Son manifeste est consultable dans son intégralité sur future-stage.org.

« La performance n'est pas une marchandise. Elle n'est pas un luxe. Elle n'est pas quelque chose qui s'ajoute au flux de la vie. Elle n'appartient pas à l'éther, à l'État ou aux financements privés. Elle n'appartient pas non plus aux lieux où elle est pratiquée. Qu'elle prenne la forme d'une improvisation au bord de la rue, ou d'une mise en scène formelle d'une œuvre consacrée des siècles passés, elle appartient au présent. La performance est interstitielle et conjonctive : elle est toujours émergente, à chaque fois régénérée par le jeu. C'est une réalisation qui implique des sons, des images, des odeurs, des corps, des espaces, du temps et du toucher. Loin d'être isolée, elle est vertueusement enchevêtrée dans tous les autres arts, du spatial au visuel. La performance est un édifice fluide construit à partir d'interactions : entre l'artiste, l'équipe de production et le public ; entre la nature et la culture ; entre l'humain et la machine ; entre l'architecture et les êtres vivants. La performance est un besoin humain : pour la liberté d'expression, pour des formes d'imaginaire, pour l'approfondissement du sentiment d'appartenance individuelle et collective, pour les expériences partagées sur lesquelles se construisent les communautés et le bien commun. Dans la hiérarchie des besoins humains essentiels, elle fournit les outils nécessaires à la réalisation de soi, à l'estime de soi, au sentiment d'intimité et d'interconnexion sociale au sein des communautés et entre les communautés.

La performance est un droit humain. Mais pas dans le sens familier des Lumières qui ont trop souvent introduit des réalités homogénéisantes dans des idéaux universalistes, aux dépens des cultures locales et des peuples colonisés ou privés de leurs droits. Il s'agit d'un « droit » chargé d'universaux et de questions primordiales telles que : Comment un droit à la performance pourrait-il s'appuyer sur les discussions d'après-guerre sur les droits humains, les affiner, les critiquer ou les amender ? Comment ce droit s'étend-il à l'ensemble des arts, de la danse à l'opéra, de la musique au théâtre, de la vidéo au streaming, ou aux modèles culturels ascendants ou descendants ? Comment pourrait-il croiser non seulement les pratiques et les publics locaux qui composent le monde du spectacle, mais aussi servir de pont entre les peuples, les cultures, les classes sociales et les générations ? Comment pourrait-il se traduire plus équitablement par un système de droits de propriété pour les artistes-interprètes et les créateurs ? Parce que la performance est un droit humain, le droit de se produire et de vivre une performance doit faire partie des programmes politiques et de la vie économique, être intégré dans le tissu social des espaces publics et du discours citoyen ; et ce d'autant plus maintenant que le monde est confronté au traumatisme des pertes dues aux pandémies et à la nécessité de reconstruire un nouveau sens communautaire local et mondial ainsi qu'une responsabilité partagée envers le sort de la planète. »



« MILK » de Bashar Murkus | L'Autre Scène du Grand Avignon - Vedène jusqu'au 16/07 © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

L'HUMEUR

« Un homme ne devient libre que s'il est capable d'être fou. »

(« Le Moine noir »)

LA CHANSON

« Knock knock, who's there? It's your grief from your past. »

(« One song »)

L'AGENDA

FESTIVAL PARIS L'ÉTÉ

« Le Festival Paris l'été propose de grands rendez-vous artistiques et culturels, dans tout Paris et sa région. Théâtre, danse, cirque, musique, performances et installations plastiques s'emparent de nombreux lieux connus ou insolites de la capitale, le plus souvent en plein air et en dehors des lieux traditionnels de spectacle. »

Paris, jusqu'au 31/07

CHORÉGIES D'ORANGE

« Les Chorégies d'Orange sont aujourd'hui le plus ancien festival français, datant de 1869. Opéras et concerts de musique classique ont lieu chaque été au Théâtre Antique. »

Orange, jusqu'au 06/08

« LES FÂCHEUX »

FÊTES NOCTURNES

« Pour la 35^e édition des Fêtes nocturnes, savourez l'ambiance festive d'un château royal au XVII^e siècle. Érase parviendra-t-il à se défaire du tourbillon de personnages fâcheux qui l'empêchent de demander en mariage sa bien-aimée Orphise ? »

Grignan, jusqu'au 20/08

PHOENIX

NOÉMIE GOUDAL
ÉGLISE DES TRINITAIRES

« C'est autour de réflexions sur l'idée du "temps profond" (qui désigne l'histoire géologique de la planète), de la paléoclimatologie (l'étude des climats passés) et des relations géographiques, que s'articule le travail de Noémie Goudal. »

HOMO HUMILIS

— par Johanna Pernot —

Dans la chapelle, l'atmosphère est tropicale, humide et étouffante. Les yeux s'accoutument à la pénombre pour identifier des feuilles et des palmiers, des lambeaux de forêt, jusqu'à distinguer au loin un lent incendie – dans l'ancienne abside, sous le regard placide de Dieu, la jungle brûle. « Phoenix », la dernière exposition de Noémie Goudal, a une nouvelle fois trait aux éléments, l'eau et l'air, la terre, le feu.

Passionnée de paléoclimatologie, la photographe plasticienne nous convie à une réflexion anthropologique et écologique sur notre place dans la nature, notre perception du monde. L'étude du passé de la Terre, son climat et sa géologie, c'est la boule de cristal de l'avenir. Phénix : « Oiseau fabuleux, qui vivait plusieurs siècles, se brûlait lui-même sur un bûcher et renaissait de ses cendres. (Le mythe a pour origine le culte du héron cendré, adoré par les Égyptiens pour sa présence au retour de la crue du Nil) », dit le Larousse. Mythe, cycle de la création, catastrophe et éternité : un vaste programme, baroque en perspective. Projeté sur un très grand panneau, le spectacle de la forêt en feu n'est

qu'une illusion qui se consume sous nos yeux. Les arbres brûlent, le papier brûle – tout le décor en trompe-l'œil. Et ça continue sans fin, on continue de tout brûler, aux quatre coins de la toile planétaire. Jusqu'à ce que les papiers tombent et mettent à nu la vérité, les châssis de la pièce à machines. Et des oiseaux de feu s'abattent, comme une nouvelle plaie d'Égypte, sous les chants ironiques et les sifflements de la bande-son. Entre présent brûlant et futur, la mise en abyme laisse entrevoir l'Apocalypse.

Respiration profonde du monde

L'Apocalypse, c'est la révélation de notre bêtise anthropocentriste, qui fige la nature dans des cartes et des cadres arbitraires. Le monde est pourtant une branloire pérenne, tout bouge, les eaux et les continents, comme le met en scène l'installation « Inhale Exhale », qui construit et déconstruit avec humour un faux décor naturel – au fond, il n'y a que nous, les humains, de coincés entre les grilles de l'expo, nos paradigmes et nos frontières. Pour Noémie Goudal, les rythmes et les mouvements

à l'échelle de la Terre signalent notre insignifiance vertigineuse. Ils invitent à l'humilité. Retournons donc au commencement – au seuil de la chapelle. Phoenix, c'est aussi le nom de *Phoenix atlantica*, une variété de palmiers d'Amérique latine et d'Afrique de l'Ouest – indice que, jadis, les deux continents n'en formaient qu'un, Atlantica. La série « Phoenix » représente des tirages à hauteur d'arbre. Mais attention : un arbre peut en cacher un autre. Les installations très grand format – paysages disloqués et mouvants, fabriqués artisanalement avec des bandes de papier imprimé – sont photographiées de nuit devant les palmiers réels. La nature lacérée, débitée par l'homme devient un patchwork décoratif, un motif de papier peint. Sur certains, il vire au puzzle, au labyrinthe infernal. Une nouvelle façon de dénoncer la mainmise artificielle de l'homme sur la nature ? De signifier l'incomplétude de l'art sans la nature protéiforme ? Ce qui est sûr, c'est que Noémie Goudal l'inspirée nous invite à admirer, le souffle coupé par la beauté et l'effroi, le sublime du spectacle qui nous dépasse – la respiration profonde du monde, avant notre expiration.

RENCONTRES D'ARLES

GH. GAL & HIROSHIMA

GAL CIPRESTE MARINELLI & RODRIGO MASINA PINHEIRO
ÉGLISE DES FRÈRES PRÊCHEURS | PRIX DÉCOUVERTE LOUIS ROEDERER

« G et H sont les initiales du duo artistique composé de Gal (Cipreste Marinelli) et Hiroshima (Rodrigo Masina Pinheiro). Rodrigo, qui doit son surnom japonais à son apparence entre deux genres, a survécu durant sa jeunesse à des lapidations, pour avoir affirmé son identité "hors norme". »

HIROSHIMA MON AMOUR : PORTRAIT DU GENRE EN MUTATION

— par Laure Canadas —

De loin, gros plans sur des talons aiguilles torturés par des instruments, à première vue non identifiables. De près, l'installation du duo brésilien Gal Cipreste Marinelli et Rodrigo Masina Pinheiro, rebaptisés GH. Gal & Hiroshima, est le parcours en mosaïque de deux artistes trans et non binaires dans le Brésil des années 1990 à nos jours.

Hiroshima, nom d'artiste de Rodrigo Masina Pinheiro, est né à la date d'anniversaire de l'explosion de la bombe H. Pied de nez au surnom moqueur que les habitants de son quartier de Rio lui attribuèrent dans sa jeunesse. Ironie du sort, Gal partage la date de naissance du président américain Truman, qui autorisa l'utilisation de la bombe. Certains voient dans le jeu de l'onomastique un hommage inconscient au film de Resnais scénarisé par Duras, qui évoque tour à tour les bombes lancées sur la ville, un poème d'amour et de mort, et un appel à la réconciliation entre les peuples. Talons aiguilles et bottes de cuir trônent au centre du spectacle de l'identité fragmentée exposé par ce couple d'artistes, comme des trophées tragicomiques ou menaçants. On comprend qu'ils font suite aux attributs de l'enfant androgyne devenu adulte. Ils supplantent les reliques exposées du passé de Rodrigo : cette mèche de cheveux scotchée en fin d'expo, qui rappelle les cheveux longs de sa photo d'identité d'enfant ni garçon ni fille présentée en début

de parcours. Il ne s'agit pas de travestissement ici, car les corps sont, le plus souvent, évacués du champ. Ils laissent la place à des gros plans de mains qui torturent des talons aiguilles à l'aide de divers instruments. Ailleurs, c'est la torture causée par les talons eux-mêmes qui est suggérée par le cliché d'un pied à la chair martyrisée. Humanisés et unis dans l'expérience de la souffrance, à l'instar des supplices qu'ils infligent aux femmes, ces talons aiguilles acquièrent un caractère universel, hors norme.

Accoucher d'un corps hybridisé

Transformés en fronde, ils sont une arme qui répond à la violence de la lapidation dont Hiroshima a été victime enfant, à cause du trouble qu'il semait dans le genre. L'instrument de la honte renvoie la violence subie contre ses bourreaux, en la sublimant. Dans le dernier portrait des artistes, dont les visages sont tronqués, une pirouette opère encore : on retrouve les talons au bout d'une pyramide de jambes entrecroisées et poilues qui jaillissent au premier plan. Parce qu'ils refusent d'être assignés à une identité fixe, iels semblent célébrer la naissance d'un être hybride fier de sa mutation, et signent le manifeste d'une nouvelle génération d'humains qui revendique fièrement sa fluidité. Au-delà de la mise en scène du moi en constant devenir,

c'est la violence du regard des autres qui est le sujet sous-jacent de l'installation. Le miroir déformant tendu par les artistes fait apparaître l'identité de ces enfants de Butler comme posant problème. Cette idée est suggérée dès le départ dans l'exposition d'une lettre manuscrite de la mère de Gal, rédigée en 2016 et adressée à Notre-Dame Aparecida, la sainte patronne du Brésil. Elle implore la Vierge de réaliser trois « miracles » pour elle, dont le changement d'orientation sexuelle de son fils. Accolée à l'encadrement de la photo androgyne d'Hiroshima, elle-même associée à la bombe nucléaire, la lettre souligne, par son pathos, l'hypocrisie d'une société qui réclame le retour à l'ordre moral et social sans prendre conscience de son regard inquisiteur. On trouve un écho symbolique à la lettre de la mère dans la réponse performative du corps de Gal transformée en Jésus adolescent : photographiée en contre-plongée, les yeux tournés vers le ciel, les mains jointes en forme de prière, l'enfant-problème devenue adulte semble espérer qu'advienne un monde meilleur. Pourtant, les éléments disparates du puzzle proposé par le couple GH. Gal & Hiroshima sont autant de manières de résister à l'attente d'une révélation finale. Pour ces transfuges de la binarité, il faut à tout prix créer des imaginaires, accoucher d'un corps hybridisé par des accessoires et des objets qu'iels investissent d'un sens nouveau, pour qu'explorent du cadre les polarités du monde violent et conformiste dont iels sont issus-e.s.

Vivre toutes les émotions

LA RÉGION HAUTS-DE-FRANCE EN AVIGNON

DU 7 AU 30 JUILLET 2022



COMPAGNIE LES PETITES MADAMES - ABÉLARD / COMPAGNIE BVZK - JANIS / COMPAGNIE DU ROUHULT - ODYSSEES 2020 / COMPAGNIE L'ÉCHAPPÉE - FIEF / COMPAGNIE LOLIUM - LOUISE A LE CHOIX / COMPAGNIE QUÉ MAS - ET ON EST TOUTES PARTIES / COMPAGNIE DES FOURMIS DANS LA LANTERNE - NOS PETITS PENCHANTS / COMPAGNIE DES PETITS PAS DANS LES GRANDS - HERNANI ON AIR / COMPAGNIE FILIGRANE 111 - L'ART DE PERDRE / LA COMPAGNIE DANS L'ARBRE - LIKE ME / COMPAGNIE JOURS DANSANTS - GHAZAL (CONVERSATION AVEC UNE FEMME) / L'AMICALE - AMI-E-S IL FAUT FAIRE UNE PAUSE / CIE THÉÂTRE DU PRISME - SI JE TE MENS, TU M'AIMES ? / COMPAGNIE L'ESPRIT DE LA FORGE - J'AI SI PEU PARLÉ MA PROPRE LANGUE / LA PONCTUELLE - PEAU DE PHOQUE / COMPAGNIE LE PASSE-MURAILLE - DU SILENCE À L'EXPLOSION

Toute la programmation sur



hautsdefrance.fr



Région
Hauts-de-France